



HAL
open science

Relation à l'altérité dans le choix des prénoms des enfants de couples mixtes franco-arabes

Nathalie Auger, Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Nathalie Auger, Claudine Moïse. Relation à l'altérité dans le choix des prénoms des enfants de couples mixtes franco-arabes. Bachir Koudhai. La différence, Université de Kairouan, pp.231-250, 2007, 9789973997739. hal-02498309

HAL Id: hal-02498309

<https://hal.science/hal-02498309>

Submitted on 4 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Relation à l'altérité dans le choix des prénoms des enfants de couples mixtes franco-arabes

Nathalie Auger, Université Montpellier III

Claudine Moïse, Université d'Avignon

La question du nom est centrale dans la structuration du sujet. Il renvoie à un *qui suis-je ?* inscrit dans le temps de l'avant, celui de l'origine et de la filiation. Il engage la parole du sujet comme il engage son existence en lui donnant un sens et une orientation. Dans les couples mixtes, de cultures différentes, le choix du prénom détermine, dans une certaine mesure, la position de l'enfant par rapport à ses communautés d'appartenance, sa famille élargie, son devenir personnel. Le prénom est donc ce support langagier où les parents inscrivent leur désir à la fois social et subjectif.

Il s'agira de voir ici, dans un premier temps, comment le choix du prénom induit une place spécifique de la fille et du fils dans sa lignée, lui assigne un rôle social et une place familiale implicites. Nous analyserons ces places à travers les interactions des parents – conflits et négociations –, leurs stratégies discursives, leurs représentations culturelles spécifiques qui rendent compte de façon générale de la place de l'homme et de la femme dans la lignée. Dans un second temps, nous étudierons les valeurs symboliques attribuées aux prénoms des filles en regard de ceux des garçons, valeurs qui jouent sur la construction identitaire sexuée des enfants.

1. Corpus et méthode

L'origine des locuteurs

Notre étude a valeur exploratoire et porte sur des entrevues de cinq couples¹ : Ali et Françoise, Fatima et Pierre, Yades et Sophie, Yassin et Sylvie et enfin Kharim et Lorenza. Tous les couples ont donc déjà un ou plusieurs enfants de 4 à 10 ans (non interviewés).

L'appartenance est très diverse, Tunisie pour Yassin, Maroc pour Ali, Algérie pour Fatima, et enfin, hors Maghreb, Liban pour Yades. Les conjoints sont tous français.

La cueillette du corpus

Nous travaillons à partir d'un corpus constitué d'interviews semi-dirigées portant sur le choix des prénoms des enfants. Plusieurs difficultés sont apparues dans la cueillette du corpus. Il nous a été impossible de toucher des couples issus d'un milieu social modeste. Cela est dû au refus de participation de cette catégorie sociale et peut-être au fait que de tels couples mixtes sont moins nombreux que ceux de situation plus aisée.

À part Fatima, les locuteurs ne sont pas des enfants de migrants des années 50-60 (migrants économiques) mais sont venus en France pour suivre des études supérieures. Yassin est d'ailleurs lui-même issu d'un couple mixte dont le père a fait des études en France.

Il a été difficile enfin de rencontrer des femmes d'origine maghrébine de la génération des 30-40 ans. On sait que les hommes immigrés sont plus nombreux à épouser des femmes françaises que l'inverse. En 1990 (Source Insee, *recensement de la population*), parmi les couples mixtes algériens/français, marocains/français, tunisiens/français et libanais/français, il y a deux fois plus d'hommes d'origine étrangère que de femmes qui épousent des conjoints français. Deux facteurs semblent jouer, d'une part elles sont moins nombreuses à immigrer, et donc moins présentes sur ce que les sociologues appellent le "marché matrimonial", et d'autre part elles se marient davantage avec des membres de leur communauté. Cette tendance est à nuancer dès que l'on considère les femmes de la deuxième ou troisième génération de l'immigration, et leur statut social.

Les difficultés éthiques

Il est de règle dans les études sociolinguistiques de préserver l'anonymat à la fois des locuteurs et de tout ce qui pourrait les identifier (pays, entreprises professionnelles, etc). Dans le cas de notre étude sur la symbolique même de la dénomination, nous n'avons pu appliquer rigoureusement cette éthique. Nous nous sommes simplement attachées à changer les patronymes et les prénoms des parents.

Situations d'interactions

On sait que la situation d'interview est à considérer comme un acte discursif à part entière où les prises de parole des interlocuteurs se co-construisent. Il faut *interroger l'entretien comme un acte interlocutif effectif* (VARRO, G., 1994 : 141). Tout acte de parole est le produit aussi de la démarche des intervieweuses. La situation d'interaction - intervieweur/interviewé- fait

¹ Se référer en fin d'article pour les compositions des familles.

également émerger, selon les cas, une deuxième situation d'interaction, entre conjoints. La part investie dans cet échange entre conjoints rend compte, comme on va le voir, de la mise en subjectivité d'eux-mêmes et de leurs enfants.

Méthodologie d'analyse

Nous utilisons pour cette étude les méthodes d'analyse du discours (interactions verbales, traces énonciatives, analyses conversationnelles, production de sens...). Nous tiendrons compte dans une telle perspective des enjeux identitaires sociaux et idéologiques qui conditionnent la production des discours. Il est à préciser que notre objectif est de rendre compte de la dynamique en jeu dans les interactions de ce processus de construction du sujet. Il s'agira davantage d'analyser la projection identitaire des donneurs du prénom (le père et la mère) que celle des porteurs (VARRO, G., 1994).

2. Prénoms de garçons et lien avec les origines paternelles

La valeur d'altérité

Dans notre corpus, nous remarquons que rares sont les prénoms de garçons qui sont marqués intrinsèquement par l'altérité, c'est-à-dire qui aient une origine maghrébine explicite. En effet, nous avons deux garçons qui se nomment Elias et un Camille. Elias est bien d'origine étrangère, c'est un dérivé d'Elie, prénom du prophète hébreu et qui signifie " seigneur dieu ". Ce prénom est répandu dans le bassin méditerranéen et se retrouve aussi au Maghreb mais en raison de son origine hébraïque, il n'est pas très courant en pays musulmans. Ce prénom commence à avoir du succès en France depuis ces cinq dernières années même s'il reste somme toute assez rare. Quant au prénom Camille, prénom étrusque assez fréquent en France, il est aujourd'hui davantage donné aux filles qu'aux garçons et de manière assez stable ces dernières années. Il ne comporte aucune trace d'altérité, si ce n'est, par la valeur épiciène, l'ambiguïté masculin/féminin. Si ces prénoms de garçons ne portent pas en eux-mêmes la marque des origines maghrébines, il n'en reste pas moins que dans le corpus ils sont réinvestis dans la lignée du père :

Ali : *moi Elias i [ma famille] m'ont dit euh : y en a qui ont dit of Elias ça existe y a des Marocains qui ont et c'est vrai*

Françoise : *y en a qui t'ont dit c'est pas marocain c'est juif*

Ali : *ils m'ont dit c'est juif / y en a qui ont dit non c'est juif Elias*

[...] *y en a au Maroc hein c'est sûr hein/*

N : *mm*

Ali : *Elias / mais : pas courant mais bref ça existe*

Le fait que le prénom Elias soit marocain n'est pas accordé de fait par Françoise la femme d'Ali. Malgré tout, Ali " force " le prénom et le réinvestit dans sa lignée. Sa femme en est d'accord mais en stigmatisant et l'enfant et le prénom :

Françoise : *beh et c'est / et: / je pense que ça le démarque au niveau de l'école hein quand on parle d'un Elias on sait de qui on parle*

N : *mm*

Françoise : *et je pense euh / ça lui promet : / une certaine réputation parce que là il est qu'en première année de maternelle mais : :*

N : *tout le monde le connaît (rires)*

Françoise : *tout le monde le connaît [Elias] hein / pas toujours en bien parce que il est casse-cou il casse les pied à tout le monde euh : / enfin bon / je sais pas si c'est le prénom qui veut ça mais enfin on sait de qui on parle (rires) / mais bon à part ça : euh :*

De même, le second Elias du corpus est réinvesti du côté du père et du grand-père paternel :

Sylvie : *ben à l'origine oui c'est d'origine hébraïque moi c'est moi qui l'ai choisi dans le catalogue des prénoms tunisiens puisque Yassin pour faire plaisir à son papa voulait qu'on prenne qu'on choisisse un prénom tunisien pour Elias pour le prem' pour le garçon quoi en fait*

D'un autre côté, la marque des origines est à mettre en miroir avec les prénoms des filles. Quand on opère ce parallélisme, on s'aperçoit que c'est aussi en regard des prénoms féminins que les prénoms masculins acquièrent une valeur d'altérité. Ainsi, Elias se distingue d'autant mieux si on le compare à Julia, Victoria et Flora, prénoms latins par leur origine. Enfin, si l'on compare Rachel à Camille, c'est Rachel qui porte davantage de marque d'altérité (prénom hébreu) par rapport à Camille. Cependant, nous verrons plus tard que du point de vue de l'histoire familiale du père Camille est chargé d'une signification très précise, ce qui n'est pas le cas pour Rachel.

Vecteur de transmission et d'héritage de l'origine

Dans tous les cas, le prénom du garçon est non seulement réinvesti du côté de la lignée du père mais il est aussi vecteur de transmission et d'héritage de l'origine. En tant que tel, il a son rôle à jouer, comme un maillon de la chaîne par rapport aux ascendants.

Par exemple, dans la famille, Elias (le fils de Yassin et Sylvie) est relié directement à son grand-père. En effet, dans cette famille, Yassin, le père, n'est que très peu porteur de la culture des origines. Il l'explique par le fait que sa mère est française et son père était très peu à la maison durant son enfance. Yassin n'est donc pas arabophone et semble assez en retrait de la culture maghrébine.

C : et ton père et avec ta mère ils vous ont éduqués dans une : une culture mixte ou heu : et toi tu te ressens tu te sens comment par rapport à : à ta culture

Yassin : oui

C : des deux côtés

Yassin : oui j'ai pas de culture particulière

Cependant, le grand-père est dorénavant à la retraite et se charge de transmettre les origines à son petit-fils Elias, ce qu'il n'avait pas pu faire pour son fils Yassin.

Sylvie : par contre mon mon beau-père donc le grand-père d'Elias

C : mm

Sylvie : il lui apprend le : l'arabe

C : ah oui

Sylvie : X ils y vont tous les mercredis et quand il rentre il a des nouveaux mots il lui appris des mots donc il essaye de faire avec Elias ce qu'il a pas pu faire avec Yassin je pense

Son intérêt pour l'enfant est manifeste et Yassin accepte que son père soit donneur de culture et son fils " récepteur ", comme si cette transmission avait en quelque sorte sauté une génération. D'ailleurs, il est significatif de constater qu'en prise de parole spontanée, chaque fois qu'il s'agit d'Elias (7 occurrences), quel que soit l'énonciateur, la mère ou le père, il est question du grand-père.

En ce qui concerne Camille, si le prénom, en miroir de Rachel sa sœur, ne laisse rien voir d'un lien quelconque avec le père, la transmission des origines est cependant très claire. D'une part, le père de Camille, au Liban, se fait appeler, par tradition, " père de Camille ". En effet, selon Yades, les pères reçoivent cette appellation dès qu'ils ont un fils, et, si le père n'a

pas de fils, on lui donnera le nom d'un fils imaginaire. Dans l'histoire familiale, Kamil fut un chef du village voisin de celui de la famille de Yades. Ce Kamil, chrétien d'obédience a, pendant la guerre, tué beaucoup de Musulmans. On peut trouver alors étrange qu'au niveau de la transmission le père de Camille ait choisi pour son fils le prénom d'un des ennemis familiaux de son enfance. Il y a transmission mais dans le sens " négatif " si l'on peut dire, de l'histoire filiale. En effet, tout dans le discours de Yades va à l'encontre de ses origines, dans une volonté de rupture et d'opposition familiales, jusqu'à son propre nom de famille, qu'il voudrait franciser :

*C : et t'as pas eu envie de leur donner euh : un prénom qui soit plus en :
correspondance avec : tes origines ou :*

*Yades : attends je suis en train d'essayer de changer de nom carrément (...)
de nom de nom patro de patronyme ouais / enfin ça*

Le second Elias, de la famille Schériff, est intrinsèquement plus proche des origines du père, et perçu comme tel du côté de la mère, Françoise, comme nous l'avons vu précédemment mais il ne semble pas plus, dans le corpus, récipiendaire de la culture du père que sa sœur.

La transmission des origines s'effectue donc davantage au travers des garçons que des filles. Par exemple, pour Kharim, qui n'a pas eu de fils, le choix du prénom de la fille était sans importance aucune, *je m'en fous euh je m'en fous je m'en souviens plus en fait*. Il sait d'ailleurs que le choix d'un prénom de garçon l'aurait bousculé, fragilisé dans son lien filial, *ça aurait été pire si ça avait été un garçon*. Même s'il peut aussi s'agir d'une transmission dans l'opposition, comme pour Yades, le lien avec le père existe toujours.

Place de la mère et réappropriation symbolique du fils dans les interactions

Nous avons vu, au cours de cette première approche, que le prénom du garçon renvoyait aux origines du père. Quelle est alors la réaction de la mère à cet état de fait ? Nous remarquons que, ne pouvant aller à l'encontre de la transmission des origines du père, elle use de diverses stratégies. Elle négocie de pouvoir choisir pour le fils le prénom le moins connoté en regard de sa filiation à elle. Par exemple, Françoise et Sylvie ont toutes les deux choisi le prénom Elias dans des livres de prénoms arabes ; de plus elles l'investissent de modernité, façon de s'éloigner de la lignée du père. Elias, par exemple considéré par Sylvie comme un prénom arabe, prénom sans doute tunisien mais d'origine hébraïque, aura toutefois à ses yeux

davantage valeur de modernité que d'arabité. Pour Françoise, ce prénom est un prénom *branché* au Maroc. Il est donc de bon ton de l'utiliser.

Elle négocie aussi de choisir, en compensation, les prénoms des filles. Enfin, elle tente de se réapproprier le fils d'une autre manière, par le biais de l'éducation ou, dans le discours, d'un point de vue purement interactionnel.

Entre Sylvie et Yassin, les choix des prénoms rendent compte de la négociation et des enjeux des origines, le côté tunisien pour les hommes, le côté italien pour les femmes.

Sylvie : *on savait pas comment il s'appellerait*

Yassin : *mais pour tous (...) à part pour Victoria où c'était // figé :*

Sylvie : *oui ça a été plus facile Victoria*

Yassin : *parce que Victoria c'était le choix de Sylvie // plus*

Sylvie : *comme y a eu Elias vu que c'était Yassin qui l'avait choisi*

C : *ah oui*

Sylvie : *enfin X entre guillemets puisque c'est moi qu'a qui a choisi parmi les prénoms arabes il m'a dit heu le prochain ce sera pour toi tu choisiras ce que tu voudras et moi c'est Victoria parce que du côté italien*

C : *ah*

Sylvie : *on a fait le coté tunisien après le côté italien et Victoria c'est le nom de mon arrière grand-mère le deuxième nom de ma mère et donc c'est Victoria mais côté italien ça a une valeur italienne pour moi pas européenne Victoria*

Le rôle éducatif que se donne la mère semble balayer, selon elle, la relation aux origines que le fils pourrait avoir par son prénom.

Sylvie : *c'es(t) un mythe et ton père a été très peu présent donc je suis sûre que : // ah ben si*

Yassin : *il est il a été très peu présent euh : comme je suis avec Elias et je pense que : / qu'Elias je le marque*

Sylvie : *oui ça tu le marques mais c'est quand même moi qui :*

Yassin : *oui*

Sylvie : *jusqu'à présent : c'est moi qui :*

Yassin : *ah oui*

Sylvie : *qui lui a appris tout ce qu'il a appris*

Yassin : *ouais je le marque*

Sylvie : *ouais c'est vrai (rire bref) [...] oui mais (tu peux pas) vraiment avoir une influence la même que quelqu'un qui passe vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec X*

Il en est de même pour la langue du père qui est dans le cas ci-dessous enseignée par la mère, elle-même non arabophone :

Ali : *je sais pas si vous pouvez imaginer la tâche elle elle est énorme [de parler arabe avec les enfants] / le seul acteur à parler [arabe] avec eux*

Françoise : *je vais dire un truc qui va pas lui plaire c'est moi qui leur ai appris à compter / hein*

Ali : [...] : *attends les gamins*

Françoise : *mais qui c'est qui les sollicite tout le temps pour : pour compter c'est pas toi / hein regarde on était dans un taxi au Maroc bon j'essayais de de parler : comme ça un petit peu pour en engager la conversation en plus avec les : le contact des gamins ben je disais ah bé allez Elias tu vas compter pour euh comme ça pour montrer un peu un petit peu mais / c'est à le solliciter aussi que l'enfant avance / euh mais*

N : *ah oui oui*

Ali : *ben vas-y hein si tu veux prendre aussi X t'as qu'as leur apprendre l'arabe moi j'ai plus rien à faire*

Le lapsus d'Ali sur " prendre/apprendre " est intéressant et montre à quel point sa lignée est réinvestie par la mère par les activités éducatives et combien il se sent dépossédé.

Dans le cas de Camille, son père Yades rejette implicitement sa culture d'origine. En choisissant le prénom d'un ennemi mais aussi un prénom féminin (il voulait même choisir le prénom Jade, jugé trop féminin par Sophie, sa femme...), il veut gommer du prénom du garçon le renvoi au lien patriarcal. De plus, on apprend que Camille est aussi le prénom du grand-père d'Anne, ce qui ramène de nouveau le fils du côté de la mère. Du point de vue éducatif, dans cette famille, rien ne laisse transparaître une différence avec la fille. Mais dans ce cas, il semble que cette enculturation ne soit plus nécessaire puisque que la culture des origines est occultée.

Enfin, la mère use de stratégies discursives pour symboliquement, par la parole, reprendre sa place par rapport au fils. Dans un premier temps, bien souvent, la mère semble concéder la

parole à son mari, pour lui laisser la place dans les décisions, les affirmations de parole. Dans le choix du prénom de leur fille, Zoé, Kharim met en avant son rôle dans le choix du prénom... ce que Lorenza lui concède (*bon ça n'a pas d'importance*) :

Kharim : *bé en fait euh Iris euh::oui d'abord c'est moi qui lui ai donné ce prénom là*

Lorenza : *mais non c'est moi bon ça n'a pas d'importance*

Kharim : *bon enfin là on était à peu près là on a été d'accord sur Iris*

Il reste donc à la mère, face à la place du père à user de stratégies particulières d'interaction pour reprendre une place qu'elle se voit déniée. Les procédés sont multiples et fréquents.

On a pu observer une mise en parole de l'autre, façon de se réapproprier son dire. Sophie par exemple parle souvent au nom de l'autre en s'incluant ensuite dans un *on*.

Sophie : *Et parce que Yades trouvait que c'était un beau prénom: et / et donc on voulait toujours un prénom qui passe bien euh au Liban quoi /*

La prise de parole de la femme peut aussi passer par celle de son mari dans une demande interrogative explicite, façon seconde d'affirmer sa position. Elle demande ainsi une forme d'approbation comme c'est le cas pour Sylvie qui reprend à son compte après, dans une formule assertive appuyée *autant impliqué impliqué*, la prise de position affirmée de son mari, *oh non.*:

C. *est-ce qu'il [le grand-père] aurait fait la même demande si c'avait été une fille justement puisque*

Sylvie : *j'sais pas tu crois non*

Yassin : *oh:non*

Sylvie : *j'crois pas qu'il s'aurait autant impliqué impliqué que dans le prénom d'Iliess*

Ainsi, la parole de la femme, si ce n'est celle d'une d'entre elles dans notre corpus, Fatima (qui porte et affirme son altérité), se construit bien souvent en miroir de la parole de son mari, en rebondissant sur l'argumentaire quitte à lui couper la parole.

Yassin : *non non non non d'avoir d'avoir un garçon moi je m'en foutais*

C. *bon ben toi*

Sylvie : *pour ton père*

C : *comme tu dis c'est le le: le*

Sylvie : *pour ton père*

Le *pour ton père* permet à Sylvie de remettre la question du père de Yassin au cœur des enjeux, intervention thématique qui prend forme de stratégie. En effet, cette mise en discours du grand-père va permettre à Sylvie de montrer qu'elle a pu, malgré tout, et par contre coup, s'investir dans le choix des prénoms des filles et donc trouver une place (*il m'a dit euh le prochain ce sera pour toi tu choisiras ce que tu voudras et moi c'est Victoria*)

Retourner, prendre, couper la parole de l'autre pour mieux la nier. Ou encore feindre l'approbation pour la réfuter par des marques non verbales tel le rire. Yassin veut signaler combien, malgré son peu de présence, il *marque* son fils. Sylvie va rejouer la négociation, et remettre en question l'argumentation de Yassin en essayant de revendiquer sa place, par le rôle qu'elle joue au quotidien, ne travaillant pas ; ce que Yassin, d'ailleurs ne récuse absolument pas, au contraire. Il sait, sans doute, de façon inconsciente, la place symbolique occupée par le père, la marque, qui ne pourra lui être niée quelle que soit la force d'enculturation jouée par la mère. Reste alors à Sylvie, en manque d'arguments, de réfuter, dans un jeu de pouvoir, la parole et la réalité du père, par ce rire bref.

Sylvie : *oui ca tu le marques mais c'est quand même moi qui:*

Yassin : *oui*

Sylvie : *jusqu'à présent: c'est moi qui:*

Yassin : *ah oui*

Sylvie : *qui lui a appris tout ce qu'il a appris*

Yassin : *ouais je le marque*

Sylvie : *ouais c'est vrai (rire bref)*

Il semble donc qu'il y ait une certaine "continuité sexuée" dans la mesure où la question du choix du prénom féminin se retrouve investie par la mère, alors que le choix symbolique du prénom masculin est "pris" par le père. Peut-être parce que le père ressent fortement cette responsabilité angoissée de la descendante, qui échappe à la mère. *Le revers de cette question de fixation, de localisation qu'assure le nom propre est la limitation, les conditions et les restrictions qui s'y rapportent : d'où la dimension d'angoisse pour chacun qui vient du fait que, lié à la fonction paternelle, il y a bien sûr quelque chose des effets de la loi qui s'y produit. Cette angoisse est angoisse de castration : car le nom propre fonctionne comme division, comme coupure : il est ce qui permet de se compter comme de se décompter. Il y a là certainement des éléments pouvant nous indiquer comment le nom ne fonctionne pas de façon équivalente chez l'homme et chez la femme : fixation serrée au patronyme chez l'homme avec*

cette dimension d'angoisse, plus grande liberté, plus grande latitude chez la femme (NOGUES, R., 1992 : 29).

3. Symbolisme du prénom, la projection imaginaire

Le prénom féminin choisi pour l'enfant est, la plupart du temps, investi d'une charge symbolique forte, différente de celle attribuée au garçon. Les prénoms des filles sont Zoé (en second prénom Iris), Rachel (en second prénom Marie), Leïla et Yasmin, Victoria (en second prénom Selma) et Julia, Flora (et en second prénom Anissa). Les prénoms des garçons sont Camille (en second prénom Jade), Elias (choisi par deux couples).

Si Gabrielle Varro met l'accent sur *la projection imaginaire du sujet sur son prénom, qui l'interprète comme symbolisant les sentiments de ses parents à son égard* (1994 :124), on peut aussi voir la part de l'imaginaire investie par les parents pour construire la relation familiale, leurs liens avec les enfants voire leur propre histoire personnelle. Il est courant de dire (Yaguello, M, 1981) que le nom propre établit une relation directe entre le signifiant et le référent, au-delà d'un signifié. Ce qui d'ailleurs lui dénierait sa place même en tant que signe linguistique, puisque non inscrit dans ce lien signifiant/signifié. Le nom propre est à considérer en tant que signifiant, compréhensible en lui-même à simple valeur d'individualisation. Dans une telle optique, le nom propre fonctionne comme valeur dénotée, il est simple marque. Mais cette conception est remise en question par certains philosophes (Frege) ou par les praxématiciens (P. Siblot) qui assignent au nom et au nom propre un sens dans une *représentation du rapport à l'objet*, dans une prise en compte essentielle de la référence. Les ethnologues l'ont bien compris pour lesquels le nom propre *sert plus encore à signifier et à classer comme le montre Lévi-Strauss*, dans la *Pensée sauvage* qui note : "*On peut dire que nos sociétés c'est une classification de lignée*" (Lapierre, N., 1992 : 14). Le nom propre et donc le prénom en lien avec le référent peuvent être alors porteurs de connotation, exotisme, étrangeté, de modernité. Il serait populaire, ancien, banal, etc. Donc le nom est porteur d'imaginaire puisqu'il réinvestit la lignée et donc soi-même. On peut alors s'interroger sur les différents valeurs symboliques des prénoms au travers de la négociation à l'œuvre dans les interactions. Qui, entre le père et la mère, crée la valeur symbolique du prénom ? Si le prénom du garçon est peu porté par une reconstruction imaginaire, la fidélité à la filiation étant, comme on l'a vu, très forte, le prénom de la fille l'est de façon systématique.

Référence à un modèle, personnage réel ou légendaire

À travers le prénom de la fille, il s'agit de faire référence à un modèle, personnage réel ou légendaire, le modèle pour le garçon étant de façon implicite celui du père, Père symbolique transmis déjà par le patronyme mais aussi père réel. Il est à signaler combien chaque fois, l'imaginaire porté par le prénom construit une connivence familiale non perceptible par les membres extérieurs au groupe. Cet imaginaire fait partie de l'histoire du couple.

Les prénoms du garçon (sauf comme on l'a vu pour Camille) ne sont pas porteurs d'imaginaire fort. Si le choix du prénom du garçon rend compte de l'identité filiale, la valeur symbolique du prénom de la fille renvoie à une transmission de la féminité, hors de toute attache avec l'origine. Les prénoms des filles évoquent des personnages sacrés, prestigieux et mythiques, Zoé serait une reine juive et Iris, que les parents associent à la déesse égyptienne (pour Isis ?). Rachel choisi par Sophie et Yades fait référence à la bible comme d'ailleurs son second prénom Marie. Camille est le seul prénom de garçon vraiment porté par des représentations, prénom d'ailleurs épïcène qui offre des images féminines comme l'aurait été aussi le prénom d'un troisième enfant, Gabriel(le). Le prénom de Camille a fortement été investi par la mère, à travers la connotation féminine et par le lien avec son propre grand-père qui portait déjà ce prénom, et par le refus du prénom choisi par Yades, Jade, qu'elle avait jugé...trop féminin (déjà dit plus haut... on laisse ?). Le prénom Camille aurait été par la suite, tout de même, repris par Yades, comme on l'a vu, pour sans doute gommer le lien avec son propre père, lui qui se vit dans une opposition à sa propre famille. En même temps, c'est en acceptant le prénom Camille, porté par un personnage célèbre au Liban, commandant victorieux, qu'il revient à des valeurs masculines et marque la place du père symbolique qui avait semblé lui échapper.

Valeur exotique et internationale ou interculturelle

Presque toujours, le prénom doit être original et rendre compte d'un certain dynamisme et d'une forme de modernité ; il s'agissait par exemple au sujet de Zoé de trouver un prénom *court, d'une seule syllabe, très dynamique, marrant*. Sans aller jusqu'à faire un tel choix, forme de dérision de l'origine, le prénom choisi se voit aussi investi d'une valeur non pas maghrébine mais internationale façon d'utiliser la dimension "étangère", au-delà de toute connotation identitaire et dans une certaine neutralité.

Tel est, de façon explicite, le choix du prénom Flora qui se trouve fortement connoté par la mère, Françoise, à travers une valeur internationale donc de nulle part aussi, si ce n'est dans la

légitimé sociale. Valeur soulignée par la référence prestigieuse au métier de journaliste et par l'évocation de la radio publique France Inter :

Françoise : *c'est international moi je dirai / c'est un prénom qui m'est venu te te souviens un matin on avait écouté les infos et il y avait une certaine Flora Stewart une : / journaliste qui parlait chais pas sur France Inter un matin euh et: le prénom m'est resté j'ai dit tiens Flora oui tiens pourquoi pas /*

Ali : *quoi Ines non j'ai dit non*

Françoise : *non / non non mais c'était attends je parle de Flora.*

Elle cherche là encore à se rallier Ali son mari, dans ce choix ; ce qu'il n'a jamais fait. Quand il lui rétorque, *quoi Ines non j'ai dit non*, Françoise, agacée, montre bien combien elle porte seule le prénom de leur fille, *non / non non mais c'était attends je parle de Flora.*

L'autre facette d'une forme d'ouverture, non plus dans une expression, disons de communication internationale, versant d'une mondialisation en images, est celle plus engagée et tournée vers une rencontre pensée, interculturelle (AUGER, N. et C. MOÏSE, 2001). C'est dans cet esprit que Fatima a choisi les prénoms pour ses filles, Leïla et Yasmin, *vieux prénoms*, avec une référence culturelle forte emblème de l'origine. Choisir un prénom, c'est renforcer la filiation quand on se retrouve en situation minoritaire, quand les enfants portent le nom du père : Dubois.

Fatima : *[Si j'avais été en Algérie j'aurais pu donner un prénom] français si tu veux ou: ou moderne ou: machin ou light etc ou des prénoms de vedette ou tout ce que tu veux ça a pas d'impact ça a pas d'impact sur l'histoire de l'enfant parce qu'il est porté par un groupe*

Absence de catégorisation ethnique stigmatisée : la différence sans la stigmatisation

De façon générale, le prénom, masculin ou féminin, doit porter une forme de distinction, caractéristique du nom propre d'ailleurs, mais sans catégorisation ethnique. Il faut, d'une certaine manière rester dans le consensus.

Comme le dit Kharim pour Zoé :

tout le monde a bien réagi au:/ prénom / c'est pas un prénom euh: // on va dire:/complètement farfelu ou:::/ ou: enfin je n'ai vraiment le prénom euh / pas banal mais euh c'est pas je trouve que c'est pas très choquant quoi / comme

*prénom / y avait aucun raison enfin je vois pas la raison pour laquelle ils
auraient pu être:*

Ou même Fabienne pour Flora qui dit *que ça soit facile à prononcer et que ça passe partout
quoi*

Finalement le prénom via un imaginaire fort doit renvoyer à la culture d'origine sans l'avouer,
sans stigmatiser.

*Sophie : c'était important d'avoir un prénom qui passe bien au Liban / hein et
on voulait pas euh:/ chais pas on voulait pas un trop arabe non plus / pour par
rapport à ici quoi hein / on voulait pas l'appeler euh je pas comment elles
s'appellent souvent les / Rachida euh: / Rachel en fait dans sa classe elle a une
petite qui s'appelle Rachida.*

On peut remarquer à quel point, par les ratages, les précautions oratoires (*hein et on voulait
pas euh:/ chais pas on voulait pas*), les modulateurs (*trop arabe*) Sophie hésite à défendre son
choix. Choix qui finalement s'exprime fortement par une mise à distance dépréciative à
travers le déictique de la troisième personne et l'actualisation du nom propre, forme
d'individualisation qui connote explicitement la référence, celle de l'origine ethnique (*pas
comment elles s'appellent souvent les / Rachida*). D'ailleurs, Yades, loin d'être naïf, se rend
bien compte de cette façon de rejouer l'identité sans le dire. Dans une forme d'humour, il
rajoute, *peut-être qu'à Rachel on lui fera des blagues juives après*.

Conclusion : la différence dans la relativité

Parce que la plupart du temps les prénoms choisis ne semblent pas marqués de l'altérité, on
pourrait croire qu'ils disent peu de chose sur la place de chacun des parents ou sur l'origine.
En réalité, c'est bien tout le contraire, le choix de mettre en exergue l'altérité est bien présente
mais toute relative à l'histoire de chaque couple. On s'est aperçu que le prénom du fils,
malgré le poids déjà donné dans la transmission par le patronyme paternel, est avant tout le
fait du père. *La fonction symbolique du père, désignée, à la suite de Jacques Lacan par le
terme "nom du père" (terme dont la fortune a prêté à équivoque) est distincte de la fonction
sociale du système patronymique, inscrite dans la réalité historique de l'identification des
sujets de droit dans notre société. [...]. On ne saurait donc identifier filiation symbolique et
filiation juridique, lesquelles participent à deux lois différentes. Deux lois qui, toutefois,
s'articulent, dans la mesure où le cadre de notre système de nomination, la fonction
paternelle tend à s'inscrire sur le patronyme, forme socialement instituée de la filiation dans*

notre culture (LAPIERRE, N., 1992:20). Il semble donc que le père rejoue à travers le prénom choisi pour le fils, la valeur déjà forte investie par le patronyme... mais plus encore. Si le patronyme, par sa transmission même, permet au père de garder sa place, façon de marquer le père symbolique (celui de l'avant d'avant) et l'ancrage de la filiation, le prénom relie au père présent, réel. Toutefois, la mère va tenter par diverses stratégies, à la fois discursives et pratiques, de se réappropriier le prénom du fils. Quant aux prénoms des filles, peu portés par les pères et donc dans la filiation paternelle, ils seront beaucoup plus chargés d'imaginaire... à penser alors peut-être comme espace de liberté pour vivre l'origine, dans une plus grande distance familiale.

Références bibliographiques

- AUGER, N. et C. MOÏSE, 2001, "Choix du prénom des enfants dans les couples mixtes : stratégies identitaires et énonciatives", *Entre les langues*, Traverse numéro 2, Montpellier, Université Paul Valéry : 35-51
- LAPIERRE, N., 1992, "Le nom change", *Le patronyme, Le trimestre psychanalytique*, numéro 1 : 13-21
- NOGUES, R., 1992, "Fonction du patronyme et effets dans la clinique", *Le patronyme, Le trimestre psychanalytique*, numéro 1 : 23-30
- SIBLOT, P., 1987, "De la signifiante du nom propre", *Théories et fonctionnement du nom propre*, *Cahiers de praxématique*, numéro 8, Montpellier, Université Paul Valéry : 97-114
- TRAVERSO, V., 1999, *Analyse des conversations*, Collection linguistique 128, Paris, Nathan Université
- VARRO, G., 1994, "Analyse de contenu et analyse de discours : à propos du prénom", *Sociétés contemporaines*, numéro 18/19 : 121-144
- YAGUELLO, M., 1981, *Alice au pays du langage*, Paris, Seuil

Conventions de transcription

- Les pauses, selon leur durée, sont marquées par /, ou //, ou encore ///.
- Un mot incompréhensible se note par (?), un passage plus long par (???), une incertitude de transcription par (de ?).
- L'allongement est noté par :
- *(rires)* est un commentaire d'un comportement non verbal.

- L'hésitation entre deux formes, bien souvent morphologiques, est citée entre parenthèses (j'ai été / j'étais) (i regarde(nt) (ces / ses). Cette hésitation peut se manifester aussi entre la forme pleine et sa non manifestation (ça a été / ça ø été)
- Les paroles simultanées sont soulignées
- Les liaisons non conformes à la norme sont marquées avec trait d'union, *j'suis-t-allé*. Le *n'* de liaison ou de négation est marqué entre parenthèses, *on (n') y était pas* .